

Un temps de chien

Plus que ses conjectures mathématiques, plus que son œuvre d'historienne, plus que son travail oulipien, ce qui préoccupe actuellement Michèle Audin, c'est le changement climatique. Elle n'a qu'une idée en tête, c'est de trouver les moyens d'agir pour atteindre le seul objectif qui vaille à ses yeux : voir enfin le chaud éliminé.

Les constats qu'elle fait lors de ses déplacements ne sont point de nature à la rassurer. Ainsi, de passage sur la Côte d'Azur, c'est avec tristesse qu'elle découvre le spectacle désolant de la Nice humide qui a remplacé la ville à l'air si pur qu'elle connaissait. Il faut dire que l'année a été particulièrement pluvieuse. « Ciel ! An humide ! » se plaignent les habitués de la Promenade des Anglais.

L'un d'eux, en particulier, est inconsolable. Il chiale, démuni. Avec cette chaleur, il n'est guère vêtu et il chiale demi-nu. Le désarroi les rapproche. Ils évoquent ensemble la perspective de lointains voyages afin d'oublier leur peine. L'homme dit qu'il irait bien au Chili et demande à Michèle si elle consent à l'accompagner à Mende. Quoiqu'honorable, cette proposition la laisse perplexe : « Mende ? Au Chili ? ». Ayant inculqué à son interlocuteur quelques points de repères géographiques, elle suggère de se contenter de Nantua, ce qui provoque l'enthousiasme de son nouvel ami, dont les compétences historiques s'avèrent hélas en l'occurrence analogues aux géographiques. Il approuve : « Très bien, Nantua ! Savez-vous que le département fut longtemps un état autonome, aux destinées duquel présidait un duc, ou plutôt un demi-duc ? C'est une curiosité dont tout le monde s'amusait : Ain, le mi-duché ! ».

C'est entendu, ils iront à Nantua. Rendez-vous est pris pour le dimanche suivant, dès six heures du matin. Mais à peine se sont-ils quittés que Michèle se rend compte qu'ils n'ont oublié qu'une chose, c'est de convenir de l'endroit où ils se retrouveront. Aussitôt elle lui envoie un SMS : « Dimanche, lieu ? ». La réponse ne tarde pas. Ce sera Chemin de le Conque, ou plus précisément une aile du chemin, qui en comporte plusieurs.

En vérité, Michèle savait bien ce qu'elle faisait en proposant cette étrange destination. Elle voulait depuis longtemps accomplir un pèlerinage sur les traces de quelques savants qui, par le passé, avaient suivi cet itinéraire. Que nul ne s'offusque, c'était un chemin dû à Lie. Il en avait eu l'idée à Munich, lors d'un colloque, et l'avait proposée à plusieurs collègues, tenant absolument à faire ce voyage en groupe. Il n'y avait pas que des mathématiciens. Un venait de la géologie, un de la chimie, un de la mécanique. Ce dernier avait mis au point un véhicule révolutionnaire qui allait faciliter leur périple. Dans son français approximatif, Lie ne cessait de vanter les mérites de l'œuvre de son confrère : « Machine de lui excellente ! ».

Michèle aurait bien aimé qu'ils fassent le voyage dans sa vieille petite Austin, mais son ami s'y refuse obstinément, lui préférant une berline plus confortable. La mini déchue, ils partent finalement dans une spacieuse Lancia.

La journée s'annonce belle. Ils ont emporté de quoi faire un plantureux pique-nique. Michèle a dû renoncer à ses habitudes, elle qui consacre tous ses dimanches au théâtre et à Brecht, vers qui l'entraîne un irrésistible élan qui lui fait voir et revoir toujours la même œuvre. Ui le dimanche, c'est sacré ! Pourtant, elle ne regrette pas du tout l'escapade qu'elle entreprend en compagnie de cet homme qui, décidément, provoque en elle un trouble délicieux. Sa déception, dans quelques heures, n'en sera que plus cruelle.

Au début, on admire le paysage, on parle de tout et de rien, mais surtout pas du changement climatique, qui attendra.

On se fait de petites confidences.

Elle évoque avec nostalgie la profonde admiration qu'elle vouait à Ernesto Guevara, dont elle avait fait son dieu, mais un dieu particulièrement intelligent et rusé, pas un dieu banal, pas le dieu truc ou

le dieu machin. « Che, dieu malin, était tout pour moi », avoue-t-elle. « J'ai eu la chance inouïe de le rencontrer. Il était encore plus séduisant que dans mes plus beaux rêves. Et je crois bien que je ne lui fus pas indifférente. S'il ne se passa rien entre nous, c'est seulement à cause du calendrier. J'arrivai un mardi dans le village où il avait son quartier général, et y passai trois jours. Il m'expliqua que son travail exigeait de lui une discipline ascétique et qu'il ne pouvait consacrer qu'une nuit par semaine aux plaisirs charnels. Je vous laisse imaginer ma détresse quand il précisa : "Che aime lundi" ! ». Ses yeux se voilent à cette évocation, trahissant son regret de n'avoir finalement jamais été ni l'amante, ni l'amie du Che.

Le niçois, lui, raconte ses années militantes dans la mouvance maoïste, et surtout l'amertume qui l'envahit lorsque cette histoire prit fin. « Je me sens alors diminué, lâché. Tout un monde s'écroule autour de moi. On dilue ma Chine, mon pays idéal, dans un monde accaparé par le capitalisme triomphant. Ce sera pour moi comme les dix jours qui ébranlèrent le monde, une période astrologique marquée d'une pierre noire, un décan humilié. Souffrant au plus profond de mon âme, j'en viens aussi à me meurtrir le corps. J'inflige les pires douleurs à une épaule fragile que, peu de temps avant, un médecin huila. Détail accessoire, montrant que je ne suis pas sectaire : l'adresse de ce praticien m'a été donnée par le futur secrétaire national du Parti Communiste, infirmier de son état, le très médicinal Hue. Après cette orgie d'onguent, après ce cinéma d'huile, que faire ? Il ne me reste plus qu'à sonner l'hallali, ce que je fais grâce à mon vieux cor anglais, que je positionne avec soin, plaçant mes lèvres en milieu d'anche.

Continuant ainsi de deviser, tandis qu'un paysage magnifique défile, nos voyageurs se sont même découvert un ami commun, un vieux professeur de Langues O', spécialiste des civilisations indiennes, à la fois guévariste et maoïste, le mec au hindi si perfectionné.

Vers midi, ils s'arrêtent en bordure d'une forêt de chênes où ils trouvent une clairière idéale pour leur pause-déjeuner.

Michèle est aux anges. Elle se fait tendre, elle se sent moite, humide, câline.

Mais soudain son compagnon semble plus lointain. Que se passe-t-il ?

A-t-elle commis un impair en apportant pour leur déjeuner un rôti de porc qu'elle se fait spécialement livrer depuis l'Afrique ? Cette échine du Mali, pourtant succulente, déplaît-elle à son compagnon ? Ou est-ce cette erreur de la boulangère qui leur a donné trois miches de pain au lieu des deux qu'ils avaient commandées et payées ? Peut-être ne digère-t-il pas la miche indue ?

Toujours est-il qu'il n'est plus le même. Un silence pesant s'installe. Son déjeuner vite expédié, l'homme de Nice griffonne quelques mots sur un post-it qu'il va apposer sur un arbre, puis s'éloigne. Interloquée, Michèle s'approche pour prendre connaissance du message : « Il vaut mieux que nous en restions là. Ne cherchez pas à comprendre. ».

Michèle est effondrée. Ce billet laconique, sur un chêne, lu à midi, la désespère. Elle croyait s'être fait un ami : lien déchu de façon si brutale ! Elle ne comprend pas pourquoi. Est-il possible d'être ainsi lâchée un midi pour un bout de viande ou un quignon de pain ? Elle n'en saura jamais rien.

La voilà seule, désemparée, abandonnée dans une forêt de la Drôme provençale (le salaud est parti à bord de la Lancia).

Elle erre quelques heures, hébétée, puis finit par se trouver devant un refuge de la SPA. L'amie du chien qu'elle a toujours été se sent enfin revivre. Accueillie à bras ouverts, elle trouve un peu de réconfort auprès de ses amis les animaux. Elle admire une niche ultra-moderne, construite avec plusieurs matériaux, alliant l'esthétique et la solidité. Niche demi alu et demi bois : elle n'en a jamais vue de pareille. Son esprit vagabonde vers ses chers territoires mathématiques. Cette niche lui évoque des espaces familiers, sans doute à cause de ses formes linéaires. Mais l'identification ne saurait être parfaite, et Michèle se dit qu'elle a affaire à une niche mi-duale. Elle assiste au repas des pensionnaires, et s'étonne de plusieurs choses. D'abord, on leur donne du miel. On lui explique qu'il s'agit d'une variété spéciale : du miel à chien. Elle admire l'organisation : la distribution se fait grâce à une véritable chaîne du miel. Mais elle s'indigne de voir le personnel partager le dessert des bêtes.

Un gardien tente de la rassurer : « ces friandises sont un **délice humain** ! ». Un homme qui passe par là profite du délicieux fumet émanant des écuelles : pendant que **ça dîne, il hume**. Mais il ne peut s'empêcher de s'apitoyer en remarquant, dans un coin, un **chien laid ému**. De son côté, Michèle se lie d'amitié, et même d'affection, avec un magnifique saint-bernard. « Qu'il est beau » ! s'exclame-t-elle. « Je voudrais bien avoir son adresse électronique ! » Dérouté, l'employé de la SPA, travailleur immigré encore insuffisamment instruit des subtilités de notre langue, à qui personne n'a jamais demandé l'**email du chien**, tente de lui expliquer que les chiens n'ont pas encore de messagerie, et que d'ailleurs il s'agit en fait ici d'une chienne : « **Lui chien dame** ! ». Mais, reconnue comme une authentique **amie du chenil**, Michèle pourra tout de même avoir accès à la page web :

chien.mail.edu

*Au moment de mettre un terme à cette présentation, le bateleur de service se trouve fort embarrassé. Il eut aimé offrir à la conférencière un témoignage de sa profonde estime. Il a songé à une bonne bouteille, de noble origine, provenant par exemple **de chai ulmien**, mais il a trouvé **le chai démunî**. Il sent qu'il n'est pas dans le coup. Il est « out ». Alors que Michèle a du « in » à profusion. Il a bien tenté quelques jeux avec les mots qu'il a utilisés mais, même là, son inspiration s'épuise. C'est la dèche. Il en perd son latin, ou plutôt son grec. C'est la **dèche à Lumini** !*

René Cori

Marseille-Paris, Mars-Avril 2010